

**MAURICE NTONDO**

*Les chemins tortueux*

*Recueils de nouvelle*

**P  
É** ÉDITION.

Tous droits réservés pour tous pays

Photos de couverture : Homme

© P-E.EDITION, 2025

ISBN: 9789403826820

Toute représentation ou production, par quelque procédé que ce soit sans consentement de l'auteur; constituerait une contrefaçon sanctionnée par la loi

## **I. Le méchant imposteur**

Je devrais naître dans une famille heureuse. En effet, mon père et ma mère formaient un couple exemplaire, selon ce que l'on me rapporta quelques années plus tard. Après leur mariage, ils décidèrent d'avoir un enfant. Quand ma mère fut en grossesse, ils firent un pari : le bébé serait un garçon pour l'un et une fille pour l'autre. Malheureusement, mon père remporta une victoire à la Pyrrhus: ma mère mourut en me donnant la vie. La grande tristesse qu'il éprouva en perdant son épouse éclipsa la joie d'avoir un garçon. Plusieurs années plus tard, il sécha ses larmes et je devins la prunelle de ses yeux, sa raison de vivre. Il me payait les études dans les meilleures écoles du pays et mes bons résultats le comblaient de joie.

Un jour, il tomba gravement malade et fut hospitalisé. Mon oncle Maro pour qui je n'avais aucune sympathie et qui me le rendait si bien, me relayait au chevet de mon père. Son comportement à l'hôpital m'intriguait beaucoup : j'avais l'impression qu'il se livrait à des pratiques dites médicales qui pouvaient nuire à mon père. Parfois, en l'absence du docteur et des infirmiers, il faisait venir des personnes suspectes qu'il appelait pompeusement « guérisseurs traditionnels » et trouvait

toujours un prétexte pour m'éloigner de la chambre de l'hôpital.

Un soir, dès l'arrivée de ces personnages douteux, il m'envoya acheter un produit pharmaceutique très loin de là. Deux heures après mon retour, mon père tomba dans un coma profond. L'intervention immédiate du médecin traitant fut vaine et il s'éteignit avant l'aube. J'avais paniqué car la seule personne qui m'était chère venait de me quitter brutalement. J'étais inconsolable, d'autant plus que ma mère n'avait ni frère ni sœur et que mon seul oncle paternel ne m'aimait guère.

Certes mon père avait des économies, une grande villa, deux terrains et d'autres biens, mais j'avais besoin d'être aimé, soutenu, guidé dans la vie. Peu de temps après l'inhumation de mon père, mon oncle fit courir des rumeurs malveillantes sur moi selon lesquelles j'avais volontairement empoisonné mon père à l'hôpital, ce qui avait provoqué sa mort.

Dorénavant, j'étais considéré comme un petit sorcier : j'avais tué ma mère à la naissance, puis mon père quelques années plus tard. Mon oncle ne tarda pas à convoquer ce qui serait une parodie de réunion de famille durant laquelle il profita pour s'imposer comme l'administrateur de la succession de mon père.

Naturellement, il jouait les grands seigneurs en déclarant qu'il allait tout de même assurer mon éducation nonobstant ma mauvaise réputation. Le lendemain, il s'installa dans notre villa avec sa nombreuse progéniture sale et vetue de haillons. Commença alors pour moi un vrai calvaire.

Nous dormions à trois sur mon lit ; j'étais incommodé par l'odeur nauséabonde de mes cousins qui se lavaient rarement. Le matin, ils prétendaient que pendant la nuit, je me transformais en vampire pour sucer leur sang, ils se plaignaient des douleurs que mes mauvaises pratiques leur auraient causées et demandaient à leur père de trouver une solution. Celui-ci me chassa de ma chambre et m'ordonna d'aller dormir sur une natte dans un débarras alors qu'il y avait deux chambres libres dotées chacune d'un lit ! Mon cauchemar ne faisait qu'empirer !

Mes résultats au lycée baissaient sensiblement dans la mesure où, en dehors des tortures morales, j'étais soumis à des corvées quotidiennes telles que le balayage de la cour, le lavage des assiettes, des habits de toute la famille... Le prince d'hier était devenu un bon à tout faire, un moins que rien dans cette famille qui en fait n'en était pas une.

Quand je revenais des cours, on me réservait la partie congrue. Mes cousins qui, auparavant étaient chétifs

luisaient de santé pendant que je dépérissais chaque jour davantage. Les voisins me regardaient avec beaucoup de compassion, mais ils ne savaient que faire pour atténuer ma souffrance car mon oncle était craint de tous à cause de sa cruauté. Je fus exclu du lycée car ce dernier refusait de payer mes frais de scolarité alors qu'il puisait abondamment dans les moyens financiers de mon père dont il s'était indument accaparé pour mener un grand train de vie.

Une nuit où j'avais beaucoup pleuré à force de penser à mon père, je me souvins d'une conversation que j'avais eue avec lui et au cours de laquelle il m'avait parlé d'un notaire à qui il aurait remis un testament. Il m'avait donné son nom, mais je ne me souvenais que de son prénom : Pacifique. Il me fallait coûte-que - coûte le rencontrer pour tenter de sortir de ce cercle infernal et injuste dans lequel mon oncle et les siens m'avaient enfermé. Les recherches s'annonçaient difficiles parce qu'il me fallait des sous pour me déplacer à travers Nkanda, la grande capitale de notre pays. Je devrais donc trouver un petit travail qui puisse me procurer cet argent. Cela n'était pas aisé car mon oncle m'interdisait de sortir ; je pense qu'il craignait que je rencontre des connaissances qui pourraient constater que j'étais mal en point. Pour contourner l'obstacle, je lui mentis en disant que le proviseur

m'autorisait à reprendre les cours même sans payer les frais de scolarité ; il me crut et je pus ainsi avoir l'occasion de sortir chaque jour.

Je passais une semaine à frapper à toutes les portes, sans dénicher le moindre emploi. Un jour, un vieux couple sans enfants m'embaucha pour lui faire les courses et laver le linge et la vaisselle. Je me rendis compte que les corvées que m'imposait mon oncle pouvaient me servir.

J'accomplis mes tâches sans peine à la grande satisfaction de mes patrons. À la fin du mois, ils me payèrent mon salaire : 15 000 francs. Cette somme était suffisante pour le début de mon enquête. Mais un matin, je ne sais quelle mouche l'avait piqué, mon oncle débarqua dans le débarras qui me servait de chambre, tel un policier à la recherche des preuves accablantes pour incriminer un délinquant, commença à fouiller partout ; il finit par découvrir mon trésor soigneusement dissimulé. Il se mit dans tous ses états et me lança, l'air dédaigneux : « Sale garnement, où as-tu volé cet argent ? » Je ne savais que répondre ; je ne pouvais pas lui dire que j'avais honnêtement gagné ces sous de peur qu'il sache que j'avais eu un emploi rémunéré. Il m'infligea une correction exemplaire dont je garde encore les traces aujourd'hui. Il s'empara de mes précieuses économies et sortit, fier comme un

général qui vient de gagner une guerre. Je ne bougeais pas de la journée car j'avais mal partout. Je pleurais à chaudes larmes et amèrement de douleur, de rage et de dépit. Quelle injustice ! On me priva de nourriture deux jours durant. Mes cousins, bien habillés grâce à l'argent de mon père, venaient me narguer en disant : « Hier assassin, aujourd'hui voleur, quelle calamité ! Papa va te jeter dehors ! » Ironie du sort : le maître des lieux allait être exproprié. C'était affligeant. Une nuit, j'eus l'insomnie à force de penser à mon triste sort. J'ouvris doucement la porte et sortis. Il faisait si sombre que je ne voyais pas à un mètre. À un moment donné, j'entendis mon oncle et sa femme discuter à voix basse. Ils étaient dehors comme moi. Cela me sembla bizarre. Je pris le risque de m'approcher d'eux pour écouter ce qu'ils disaient. Je me tins à l'angle, bien caché pour mieux suivre cet entretien nocturne. Je me rendis compte qu'ils parlaient de moi. La femme voulait que l'on me tue tout de suite parce que bientôt j'allais être majeur, ce qui représenterait un danger pour leur confort actuel et elle ajoutait que tant que j'étais en vie, elle n'aurait pas la paix du cœur. Son mari lui demanda de se calmer car il avait conçu un plan infallible : dès le matin, il m'enverrait chez son ami Aladji, le grand commerçant de notre quartier, qui allait me retenir, me droguer et

m'exécuter dès la nuit tombée. Il conclut ses propos en disant qu'il n'avait pas tué mon père pour me voir prendre sa place. Je compris alors que c'était bien lui qui avait oté la vie à mon géniteur et que mon sort était lié car cet homme ne reculait devant rien.

Pour éviter une mort programmée, il me fallait prendre la poudre d'escampette avant qu'il ne soit trop tard. J'entrai dans ma chambre, enfouis précipitamment quelques effets nécessaires dans un sac et me mis en cavale. J'avais plus peur des menaces de mes bourreaux que de l'obscurité qui m'enveloppait. Je marchais ainsi pendant des heures pour m'éloigner le plus possible de ces comploteurs car dès l'aube, ils allaient organiser une véritable battue pour me retrouver. Quand je me sentis fatigué, je me dirigeai vers un marché et m'y installai dans un recoin pour dormir.

Le sommeil ne tarda pas à me terrasser. À cinq heures du matin, alors que les premiers rayons du soleil réchauffaient mon visage, je me réveillai et me mis à réfléchir à la suite à donner à cette escapade qui, je l'espérais, me conduirait à l'espoir d'une nouvelle vie. Finalement, je décidai de me rendre chez mes patrons dans l'espoir qu'ils accepteraient de m'héberger provisoirement, le temps de retrouver ce fameux

monsieur Pacifique. Je n'eus pas beaucoup de peine à les convaincre de m'héberger, surtout que j'avais gagné leur confiance par mon travail et mon comportement exemplaires. Je parvins également à obtenir d'eux une permission de trois heures par jour pour aller en quête de Pacifique, mon éventuel sauveur, celui qui détenait mon sauf-conduit vers cette nouvelle vie dont je rêvais. On me rapporta plus tard la panique que provoqua ma disparition. En effet, ne m'ayant pas vu sortir le lendemain à l'heure habituelle (c'est-à-dire à cinq heures trente minutes) pour la corvée quotidienne, mon oncle, fou de colère, alla tambouriner à la porte en vociférant : « Petit paresseux, réveille-toi vite, le travail t'attend ; tu dois mériter ton pain quotidien. » N'obtenant aucune réponse, il sembla se calmer, puis il constata que la porte n'était pas fermée, il comprit assez vite que j'avais pris la fuite pendant la nuit. Il ouvrit largement la bouche, mais aucun son n'en sortit ; les deux époux prirent un long moment de réflexion, puis interpellèrent leurs enfants à qui ils ordonnèrent : « Retrouvez dare-dare le petit sorcier qui a disparu, celui qui y parviendra aura une forte récompense. ». Ma tête était mise à prix et les chasseurs de tête étaient à mes trousses.

Tels des chiens à l'affût d'une bête, la meute de mes cousins se lança à ma poursuite. Mais autant chercher

une aiguille dans une botte de foin surtout que je n'avais laissé aucun indice de nature à leur faciliter la tâche. D'ailleurs celle-ci s'avérait ardue car mes cousins étaient loin d'être intelligents. Pour leur compliquer davantage la situation, j'avais mis le pantalon et la chemise que m'avait offerts mon patron qui étaient trop amples pour moi. Je les vis plusieurs fois aborder des gens qu'ils croisaient et j'en pouffais de rire. Ils passèrent des jours et des jours à tourner en rond, au grand désespoir de leurs géniteurs dont l'inquiétude devenait palpable à chaque instant.

Pendant que la famille de mon oncle broyait du noir et s'inquiétait sans doute d'un sort moins favorable pour eux, je m'étais lancé dans la recherche du notaire Pacifique. Après une semaine sans résultat, je finis par trouver à ma grande satisfaction son cabinet. Je demandais à le rencontrer, mais sa secrétaire refusa de m'introduire dans son bureau, certainement parce que j'étais mal habillé. Je pus comprendre à cet instant précis que le proverbe qui dit « l'habit ne fait pas le moine » n'est pas vrai à tous les coups. Je sortis et allai m'asseoir dehors pour l'attendre car il était hors de question pour moi d'avoir fait tous ces efforts pour rien !

Après une bonne heure d'attente, quand je le vis se diriger vers sa voiture, je me levai et allai à sa

rencontre. Je le saluai poliment, puis je lui dis : « Maître, je suis le fils de feu Assoé Omer ; je vous prie de m'accorder quelques minutes pour vous exposer les multiples difficultés auxquelles je suis confronté depuis que je suis devenu orphelin. » Je sentis que mes propos avaient produit des effets sur lui. Il me prit par la main, m'entraîna vers le bureau qu'il venait de quitter et m'installa sur une chaise confortable. Avec un sourire bienveillant, il me demanda de tout lui expliquer. Je lui contais mes malheurs du début à la fin. Il m'écoutait attentivement, m'interrompant de temps en temps pour demander des précisions sur tel ou tel aspect. À mesure que je relatais les faits, je sentais qu'il était peiné par le martyre que j'avais vécu. Il me dit alors que mon père et lui avaient effectivement évoqué la possibilité de faire un testament, mais qu'ils n'en avaient pas rédigé un. Il promit cependant de tout faire pour m'aider à sortir de cette impasse qui rendait plus que difficile mon existence. Avant de me quitter, il me donna cinq mille francs pour répondre à toutes éventualités.

Pacifique prit une bonne semaine pour faire des investigations sur mon oncle, sa famille, les voisins et mon proviseur. Puis il rédigea une plainte qu'il me demanda de signer et de déposer au greffe du Tribunal de grande instance. Quand mon oncle reçut

l'assignation à comparaître, il s'énerma, menaça et injuria l'agent qui la lui avait remise.

Le jour du procès, je constatais que la salle était presque vide : quelques parents et voisins étaient au rendez-vous. Ma belle tante et sa ribambelle d'enfants étaient là, tirées à quatre épingles. À l'entrée du président de la cour, tout le monde se leva. Après les formalités habituelles, la parole me fut donnée. Je relatais calmement et par le menu tout ce que j'avais vécu depuis le décès de mon père. Je présentais les cicatrices sur mon corps, preuves irréfutables des châtiments que j'avais subis. Je faisais état de mon exclusion du lycée... À un moment donné, je ne pus plus me contenir, et la gorge serrée, j'éclatai en sanglots. L'auditoire fut tellement ému que je vis quelques dames essuyer des larmes.

Quand mon oncle fut appelé à la barre, il débita force mensonges. Il ne comprenait pas pourquoi son neveu qu'il aimait tant et élevait dans la droiture avait porté plainte contre lui. Il ne reconnaissait aucun des griefs que j'avais formulés. Il m'avait toujours traité comme son propre fils malgré mon comportement peu satisfaisant et exemplaire. D'après ses dires, j'avais fui nuitamment parce que j'avais volé une forte somme et qu'on risquait de m'arrêter ...